

# Coût et valeur de la vie humaine selon Sauvy (1977)

PAR ALAIN PARANT <sup>1</sup>

*Comme le montre Nicolas Treich dans ce numéro, dans son article sur la valeur d'une vie humaine en économie, l'évaluation des politiques publiques pourrait bien, dans un contexte de rationalisation des choix budgétaires, recourir plus fréquemment à la valeur statistique de la vie humaine pour alimenter les analyses en amont des prises de décision politique. Cet instrument économique fait partie de l'arsenal classique des analyses coûts-avantages dans les pays anglo-saxons. Moins systématiquement utilisé en France, le fait de donner une valeur à la vie humaine n'y est pas pour autant nouveau. Comme le montre ici Alain Parant, en reprenant les analyses publiées il y a près de 40 ans par l'économiste et démographe français Alfred Sauvy, il est relativement aisé de déterminer le coût d'une vie humaine et d'en apprécier l'opportunité ou la « rentabilité » à différents âges (ce selon que l'on se trouve dans une économie stationnaire ou en croissance). Et s'il est plus difficile ou moins « politiquement correct » d'en déterminer la valeur, cette valeur existe de facto selon Alfred Sauvy, de par le traitement socio-économique qui est prodigué aux hommes à différentes périodes de leur vie, mais ne repose pas toujours sur les bons critères d'évaluation. S.D. ■*

« Une vie ne vaut rien, mais rien ne vaut une vie. » C'est par cette phrase, empruntée à André Malraux (*Les Conquérants* <sup>2</sup>), que s'ouvre *Coût et valeur de la vie humaine* <sup>3</sup>.

Cet ouvrage, qui foisonne de références historiques et bibliographiques et permet à un Alfred Sauvy quasi octogénaire, mais plus passionné et polémiste que jamais, de dénoncer à nouveau les malthusianismes les plus

1. Chercheur à l'Institut national d'études démographiques (INED), conseiller scientifique de Futuribles International et membre du comité de rédaction de *Futuribles*.

2. Paris : Grasset, 1928.

3. SAUVY Alfred, *Coût et valeur de la vie humaine*, Paris : Hermann, 1977, 208 p.



pernicieux, vaut surtout par un essai de théorisation du coût de l'homme au cours de sa vie.

« Le coût d'un homme est une notion plus précise que sa valeur. C'est le propre de la plupart des investissements matériels puisque l'on sait toujours ce qui a été dépensé, alors que l'utilité se mesure d'autant moins facilement qu'elle dépend de l'avenir. Le coût de formation d'un homme se calcule assez bien, du moins pendant l'enfance et l'adolescence. Quant à la valeur de l'homme, elle n'est vraiment connue que dans les

régimes d'esclavage. Néanmoins, en régime de liberté, elle peut et doit être estimée dans certains cas, ne serait-ce que pour indemniser la perte d'une vie... »

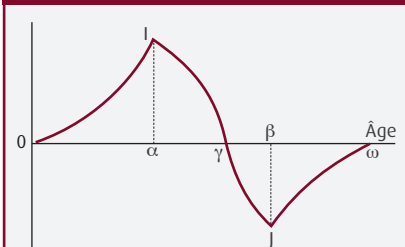
### *Dans une société stationnaire*

Alfred Sauvy envisage, dans un premier temps, une société fermée et stationnaire (le taux d'accroissement de la population est nul et les générations se succèdent, égales en nombre à tout âge ; la production et la consommation d'un individu varient selon son âge mais pas en fonction du temps (il n'y a pas de progrès technique) ; la production est homogène ; le taux d'intérêt est nul ; à la fin de son existence, chaque génération a produit autant qu'elle a consommé) ; une société dans laquelle il retrace le parcours de vie de l'individu moyen.

« À la naissance, ou plus exactement à la conception, le coût et la valeur sont nuls [...] À un certain âge  $\alpha$ , les hommes entrent en activité [...] À partir de cet âge  $\alpha$ , l'homme produit plus qu'il ne consomme. Le coût de l'individu s'accroît d'année en année et est maximal à l'âge  $\alpha$ . Ce coût de l'individu moyen survivant est grossi du coût de ceux qui sont morts en route, avant l'activité. Plus la mortalité est forte, plus le coût de formation est élevé.

« À l'âge  $\alpha$  correspond le point I [graphique ci-dessous]. La longueur représente le coût moyen de l'individu. La courbe OI a, au début, sa convexité tournée vers le bas, car la consommation augmente avec l'âge [...] Le coût  $\alpha$  de l'homme est égal à sa valeur. En effet, puisque dans notre hypothèse l'individu (moyen) aura produit, au cours de sa vie, juste autant qu'il a consommé, il va rendre exactement ce qu'il a reçu, en produisant plus qu'il ne consomme, la différence étant égale à son coût de formation. Autrement dit, la société va gagner sur l'homme autant qu'il lui a coûté.

**Coût et valeur d'une vie selon l'âge dans une société stationnaire**



Source : SAUVY Alfred, *op. cit.*

« À partir de l'âge  $\alpha$ , la génération produit plus qu'elle ne consomme, ainsi que l'individu moyen ; la valeur de celui-ci diminue donc puisque la société récupère peu à peu ce que l'on pourrait appeler sa créance. À un moment donné, cette valeur va devenir nulle. Considérons, en effet, l'âge  $\beta$  à partir duquel la génération consomme à nouveau plus qu'elle ne produit (vieillesse). À cet âge, la valeur de l'homme est négative, puisqu'il va désormais coûter. Nous avons ainsi le point J. Entre le point I, à ordonnée positive, et le point J, à ordonnée négative, se trouve, quelque part, un point  $\gamma$ , où la courbe rencontre l'axe des abscisses. « À cet âge, l'individu a produit, au cours de sa vie, autant qu'il a consommé, et il produira aussi, pendant le reste de sa vie autant qu'il consommera. »

Alfred Sauvy qualifie de critique cet âge  $\gamma$  où l'homme n'a aucune valeur. Situé entre 40 et 45 ans, il dépend notamment des fonctions de production et de consommation selon l'âge, de la table de survie, de l'âge auquel la production dépasse la consommation (peu ou prou l'âge d'entrée en activité), de l'âge de cessation d'activité, du montant du revenu d'inactivité.

Alfred Sauvy s'intéresse alors plus particulièrement à l'influence de la mortalité et à celle des âges de démarcation de la jeunesse et de la vieillesse.

À la question de savoir s'il est utile, pour la société, en termes purement économiques, que la mortalité diminue, il répond que pendant la période de formation, toute baisse de la mortalité est profitable (« sauf dans le cas où elle ne porterait que sur des infirmes »), le coût des survivants étant diminué de toute la charge de tous ceux qui sont morts prématurément. « Dès l'instant que le coût de l'homme est plus faible, [...] les hommes peuvent alors produire moins, se donner moins de mal ou bien consommer davantage pour le même résultat. » La prolongation de la vie se révèle avantageuse tant qu'elle reste à l'intérieur de la vie productive. En revanche, au-delà de l'âge de cessation d'activité, elle est coûteuse, puisqu'elle accroît le nombre des inactifs. « Si, malgré cette baisse de mortalité, le montant du revenu d'inactivité reste le même, il faut rattraper la perte sur les autres âges. »

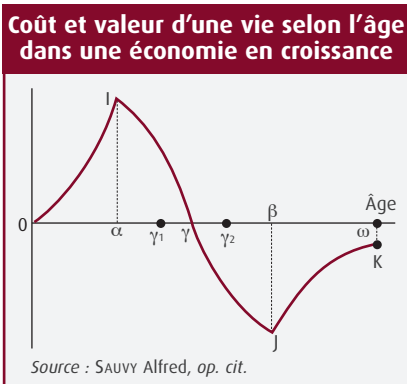
S'agissant des âges de démarcation, Alfred Sauvy observe que celui de la jeunesse ( $\alpha$ ) ne peut être déplacé à volonté, car la production ultérieure de l'individu dépend de l'investissement réalisé sur lui. Abaisser l'âge  $\alpha$  ne peut être utile que si, grâce à de nouvelles méthodes d'éducation, le même niveau final peut être obtenu plus vite. Dans la pratique, jusqu'ici, l'âge  $\alpha$  s'est élevé et  $\alpha I$  a augmenté (études plus coûteuses). La pente négative, qui va de I à J, s'est accentuée, reflétant une production accrue de l'individu ; produisant davantage, celui-ci peut aussi consommer davantage.

Quant à l'âge de démarcation de la vieillesse ( $\beta$ ), sa diminution, toutes choses restant égales par ailleurs, s'avère coûteuse pour la collectivité, puisque des productifs deviennent improductifs et qu'il y aura donc moins à partager. Deux cas extrêmes se présentent : le coût est supporté totalement par

les adultes productifs, le point  $\beta$  se déplace vers la gauche et l'ordonnée  $\beta$  augmente en valeur absolue, la pente négative de I à J s'accroît, les adultes doivent peiner plus ou consommer moins ; ou le coût est supporté intégralement par les vieux, le point  $\beta$  se déplace toujours vers la gauche, mais  $\beta$  diminue, la courbe des adultes qui restent productifs ne change pas.

### *Dans une économie en croissance*

Dans un deuxième temps, Alfred Sauvy suppose que le bilan production-consommation ne s'annule plus à la fin de la vie des générations et que chacune d'elles laisse un stock de produits ou bien des équipements ; il y a accumulation de capital.



« Du moment que la différence finale est positive, notre courbe précédente va aboutir à l'âge  $\omega$  en un point K au-dessous de l'axe des [abscisses] ;  $\omega K$  est l'acquis [...] Le point  $\gamma$  où la valeur de l'homme est nulle est dédoublé : à un âge  $\gamma_1$ , inférieur à l'ancien  $\gamma$ , l'individu a rendu à la société ce qu'il lui a coûté ; à un âge  $\gamma_2$  supérieur à  $\gamma$  et par suite à  $\gamma_1$ , il va encore donner à la société, pendant sa vie active, l'équivalent de ce qu'il lui coûtera

pendant son inactivité de vieillesse. Le passage d'une situation sans accumulation à un état comportant une accumulation se fait soit par augmentation de la production soit par diminution de la consommation. La première peut résulter d'un progrès de productivité ou d'un travail plus long. »

Passant du schéma théorique à la réalité, Alfred Sauvy s'essaie — au prix de multiples simplifications et approximations, les données disponibles s'avérant inadéquates et lacunaires — à la détermination des courbes de production et de consommation selon l'âge de la population de la France en 1975. Il situe l'âge  $\alpha$  à 21 ans et l'âge  $\beta$  à 65 ans. La production totale étant sensiblement supérieure à la consommation (en raison principalement des investissements des entreprises et de services publics), il estime par ailleurs qu'à 35 ans, l'individu a rendu à la société l'équivalent de ce qu'il lui a coûté, et qu'à 50 ans il va donner à la société l'équivalent de ce qu'il lui coûtera (en espèces) pendant sa période d'inactivité.

Ces chiffres, estime Alfred Sauvy, ont à peine valeur d'essai ; et d'insister sur le fait qu'il ne s'agit que de moyennes autour desquelles la dispersion est sans doute très diversement marquée. Plus fondamentalement, il montre que les relations théoriques supposées de son schéma peuvent être plus ou moins vidées de sens du fait de certaines attitudes et pratiques collectives.

Ainsi, pour son raisonnement avec accumulation de capital, il pose que la valeur de l'homme à l'âge adulte est supérieure à son coût de formation, lequel dépend de l'âge auquel finissent les études ; celui qui a fait des études supérieures coûte plus cher, tant à sa famille qu'à la collectivité, et a donc *a priori* une valeur supérieure. Dans la réalité, « la valeur de chaque individu, pour la société, n'est pas nécessairement en rapport avec ce qu'il a coûté, car il intervient une question de rareté et d'adaptation. La société a besoin d'hommes de diverses professions et qualifications, dans des proportions déterminées et correspondant aux besoins qu'elle exprime. L'individu qui vient en supplément, dans une profession déjà encombrée, a une valeur marginale très faible et parfois nulle. L'homme rare, au contraire, crée par son activité un effet de multiplicateur. En dégorgeant les goulots, il augmente l'emploi dans d'autres branches ou professions, et partout il augmente la production nationale [...] Or il se trouve, du fait de la pléthore de candidats à certains diplômes élevés, que la rareté est parfois — sinon souvent — en opposition avec le coût de l'homme. »

### *Éviter les raccourcis malthusiens*

Alfred Sauvy, de façon quelque peu décousue, poursuit sur ce registre anti-malthusien, déplorant la tendance très forte, dans tous les pays les plus développés, à considérer que le nombre est plus meurtrier que vital et à préconiser la modération. Trop de personnes, affirme-t-il, sont éliminées avant d'avoir rendu à la société au niveau de ce que cette dernière avait investi en elles, ou d'avoir pu lui donner tout ce qu'elles étaient en capacité de leur donner.

► Alors que pour prolonger la vie nous déployons, au prix d'un accroissement considérable des coûts, des efforts de plus en plus importants :

— trop d'inégalité sociale devant la mort subsiste et il n'est pas acquis que, sur le total d'une vie, les représentants des professions les plus favorisées en la matière (instituteurs) « rapportent » plus à la nation que ceux des professions les plus défavorisées (manœuvres) ;

— trop de morts prématurées sont constatées, liées à une alimentation parfois excessivement riche (« En poussant à peine, on dirait que *les populations riches sont de plus en plus prises dans l'étau des dépenses de bonne vie et des dépenses pour compenser l'influence de celles-ci sur la durée de vie* »), à une insuffisance de soins médicaux et d'hygiène, à la consommation d'alcool, de tabac, de drogues...

« Sans favoriser la mortalité — acte positif inadmissible —, certains pays limitent les efforts susceptibles de la diminuer [...] Il arrive toujours un moment où l'argent est en balance avec la vie humaine. »

► Parce qu'elles se traduisent par une réduction des richesses produites dans la nation, les réductions, suppressions et interdictions diverses d'activité

sont appauvrissantes. Parmi les plus insoutenables, Alfred Sauvy met plus particulièrement en avant celles qui affectent les chômeurs, les vieux et les étrangers :

— « La sévérité de la lutte économique, la rigidité des salaires et des règlements conduisent au licenciement des travailleurs en période de crise. Sans que l'on puisse parler de sélection automatique, il est bien certain que l'élimination ne porte que rarement sur les meilleurs. Et, dans la période de reprise économique, le choix des employeurs se porte en priorité sur les plus aptes. Aucun reproche ne peut être formulé, tout homme responsable de la marche du bateau agirait de même façon. Seulement, à ce jeu, se fait un triage progressif, accompagné d'éliminations définitives. Au bout d'un certain temps, l'inactif, le chômeur, n'est plus en état physique ou moral de reprendre un travail régulier. L'éviction est alors définitive, à peine interrompue par de brèves tentatives d'activité. »

— « En termes matériels, le vieux peut être indésirable de deux façons : soit par les charges et les peines qu'il procure, soit par la propriété de biens rares et précieux dont il prive la population active [...] Tartuffe est un enfant de Marie à côté de ceux qui, pour chasser un homme de son emploi, annoncent : "Monsieur X... est admis à faire valoir ses droits à la retraite" [...] Le renvoi est certes légitime lorsque l'intéressé n'est plus en état de remplir convenablement sa fonction, mais en ce cas, il faut le dire ouvertement, sans interdire tout travail au-dessus d'un certain âge. »

— La migration internationale est essentiellement de travail, masculine et orientée des pays pauvres vers les pays riches. Le migrant « arrive *tout fait*, tout élevé. Pendant 20 ou 25 ans, il a été nourri, habillé, instruit, soigné, etc., dans son pays et il est presque au sommet de sa valeur. » Pour le pays d'accueil, dont les ressortissants rechignent à accepter les travaux les moins intéressants (pénibles, sales, faiblement rémunérés), le gain réalisé peut être très important. Pour le pays de départ, la perte peut être relativement limitée si le sous-emploi de la population en âge de travailler est fortement marqué et si le migrant (qu'il eût fallu entretenir *a minima* s'il était resté) n'a pas privé son pays de qualifications trop rares (médecin, juriste).

C'est sur une note d'alerte (plutôt que pessimiste) que conclut Alfred Sauvy : « Le principe selon lequel la vie humaine n'a pas de prix n'est jamais remis en doute, mais les hommes cherchent toujours à contourner ce principe et, le plus souvent, ils y parviennent. » Il ne faudrait pas cependant que cela les mène au refus trop poussé de la vie car alors « de grandes lumières risquent de s'éteindre ». ■